

Riccardo CAMPI (dir.), *Max Loreau. Abitare la gola di Dio. Scritti sull'origine della poesia*, Milano, Medusa, 2006, 142 pp.

C'est avec plaisir que nous signalons la parution, chez Medusa, de la traduction en italien d'un recueil d'essais de Max LOREAU portant essentiellement sur des questions de poétique. Les textes de l'auteur sont précédés d'une préface, signée par Éric CLÉMENS ("Poiein", pp. 5-10), qui essaie de fournir au lecteur quelques balises pour le décodage de l'œuvre de LOREAU. D'abord, CLÉMENS souligne l'absence, chez LOREAU, d'une quelconque image ou idée qui précède l'écriture poétique: c'est le rythme des mots qui donne forme à son activité créatrice (cf. p. 6). Ensuite, le poète joue à l'intérieur du rythme et, enfin, il convoque la collaboration du corps, notamment à travers le cri.

Après la traduction se trouve, à la fin du volume, une "Nota bibliografica" (pp. 135-138), une courte biographie ("Cenni biografici", p. 139) et une bibliographie de base ("Bibliografia essenziale", pp. 141-142).

Étant donné le peu de diffusion que l'œuvre de LOREAU a connu jusqu'ici en Italie, il est indéniable que la parution de cette traduction offre une contribution importante à une meilleure compréhension de cet auteur.

Gian Luigi DI BERNARDINI

Roland MORTIER (dir.), *Charles-Joseph de Ligne. Œuvres*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2006, 3 voll. (405, 462 et 350 pp.)

Roland MORTIER, dans son article introductif général à cette édition des œuvres du Prince de LIGNE ("Charles-Joseph de Ligne,

mémoire vivante des Lumières”, pp. 7-43), rappelle que la renommée de cet auteur provient surtout de l’intuition de M.me DE STAËL qui, en passant par Vienne, avait fait sa connaissance et apprécié un sérieux qui se cachait derrière une apparente légèreté; suite à cette rencontre, le Prince se décidait à publier – en 1809 – un recueil de lettres dont la teneur était d’un genre qui plaisait au public de l’époque et qui lui vaudront la gloire littéraire.

L’auteur parcourt ensuite les étapes de l’éducation du Prince qui fût plutôt disparate à cause de la considérable variété d’aptitudes des précepteurs (libertins, curés de campagnes, militaires) auxquels il fut livré, selon l’usage de l’époque. LIGNE se voit principalement comme un militaire et c’est à cet art qu’il consacre les sept premiers volumes de ses *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaux*. Toutefois, c’est à la suite d’une mission diplomatique auprès de la cour de Versailles que le Prince trouvera son vrai rôle: non pas celui de médiateur, mais surtout celui de brillant causeur et de séducteur, rôle qu’il gardera jusqu’à la Révolution. Après la perte de ses biens en Belgique, il réorganise sa vie à Vienne, période pendant laquelle la figure de NAPOLÉON le hante souvent. Un autre chapitre particulièrement important de sa vie concerne son rapport aux femmes, dont il offre une remarquable galerie comprenant la reine MARIE ANTOINETTE. À l’épithète de séducteur, LIGNE a toujours préféré celui d’Européen car “l’Europe coïncidait pour lui avec l’Europe française de la culture, mais aussi avec cette étonnante mosaïque de régions, de traditions et de langues qu’était l’Europe centrale des Habsbourg” (p. 34).

Dans l’“Introduction” (pp. 47-48) aux textes du premier volume, Roland MORTIER explique que l’œuvre de LIGNE est celle d’un homme “qui adore se raconter, suivre les mouvements du cœur et de la mémoire, non pour se justifier ou pour s’exalter, mais avant tout pour témoigner d’une époque autant que d’une vie, qui fut exceptionnelle” (p. 47). L’ensemble de ces mémoires est recueilli dans *Fragments de l’histoire de ma vie* que MORTIER ne reproduit ici que partiellement, en anthologisant les passages qu’il estime les plus intéressants, tout en renvoyant à l’édition de J. VERCRUYSE de l’an 2000 pour le texte intégral; MORTIER a modifié la ponctuation, l’orthographe et la grammaire là où ces changements pouvaient aider la compréhension du lecteur. La deuxième partie du premier volume accueille aussi les *Contes immoraux* (pp. 233-402).

Le deuxième volume présente la correspondance de LIGNE, divisée en deux volets. Dans le premier, on peut lire les célèbres 9 lettres à la marquise de COIGNY (pp. 9-56), que LIGNE écrivit au cours de son voyage en Crimée en 1787. Le deuxième, comme son titre le suggère, contient des lettres à divers correspondants (pp. 57-73). Ensuite, on trouve un choix de passages tirés de *Mes écarts* (pp. 79-347), ensemble (non ordonné d’aucune manière par le Prince) de tout ce qui, dans la rédaction de ses *Mélanges*, ne relevait d’aucun genre textuel bien codifié.

Enfin, le troisième volume recueille des ouvrages de nature composite. On trouve avant tout la correspondance avec le comte

de NÉGUR (pp. 9-52) de 1795 (MORTIER utilise le texte non épuré de 1796); ensuite les *Jardins* (pp. 59-245) évoquent des jardins que LIGNE avait visités et que, on le sait bien, constituaient une matière importante à l'époque étant donné qu'ils relevaient de la stratégie du pouvoir des monarques à partir de l'exemple de LOUIS XIV. Le texte repris ici est celui que l'on trouve dans les tomes VIII et IX des *Mélanges*, et qui avait été considéré définitif par l'auteur. Suivent des écrits concernant le théâtre, les 12 *Lettres à Eulalie* (pp. 253-325) qui, comme l'affirme MORTIER, "ne se veulent nullement une histoire du théâtre, mais une étude de sa pratique scénique" (pp. 250-251). Une section de "Varia" (pp. 333-340) rassemble des passages de textes de genres mineurs afin de dresser un panorama large, mais bien sûr non exhaustif de l'œuvre de LIGNE. Suivent les "Portraits de Voltaire et de Rousseau" (pp. 343-355), la lettre du Prince de LIGNE sur le *Discours sur l'héroïsme de Rousseau* (pp. 375-383) et bien d'autres textes parmi lesquels nous nous bornons à signaler ses "Mémoires sur les Juifs et les Égyptiens" (pp. 426-444). Une "Chronologie générale" (pp. 447-455) de la vie du Prince et une "Bibliographie succincte" (pp. 457-458) terminent cette édition qui se présente comme un premier outil d'orientation pour le lecteur qui s'approche pour la première fois de l'œuvre du Prince.

Gian Luigi DI BERNARDINI

André SEMPOUX, *Guy Vaes. L'effroi et l'extase*, Bruxelles, Wilquin, 2006, 119 pp.

L'effroi et l'extase retrace le parcours biographique et artistique de Guy VAES, auteur du célèbre roman *Octobre long dimanche* (1956) – qui avait attiré l'attention du critique Pascal PIA – et de quatre autres romans: *L'Envers* (1983), *L'Usurpateur* (1994), *Les Apparences* (2001) et *Stratèges* (2002), qui renouvellent le genre fantastique, très répandu en Belgique. Néerlandophone d'Anvers, VAES utilise sa sensibilité flamande ("mais seulement flamande?" p. 22, se demande correctement SEMPOUX) pour une recherche autour des notions de rêve et de vision, auxquelles l'auteur cherche à conférer un nouveau statut; leur resemantisation tend à faire sortir le genre fantastique de son hésitation typique entre étrange et merveilleux, pour préférer souvent la recherche de l'étrange.

L'effroi et l'extase se pose donc comme le premier exemple d'une lecture d'ensemble de l'œuvre de VAES où, à l'analyse de différents aspects morphologiques de ses romans (et de ses nouvelles) s'alternent des chapitres consacrés à l'emploi que l'auteur fait de la langue française.

Une bibliographie chronologique de Guy VAES (pp. 69-72), ne comprenant pas sa production journalistique, constitue quand

même un précieux – premier – outil d’orientation pour les chercheurs. Deux sections organisées en parallèle sont ensuite consacrées à des images concernant l’auteur: “Guy Vaes photographié” (pp. I-X) et “Guy Vaes photographe” (pp. XI-XXIV). Suit *La jacobée noire* (pp. XXVII-XL), recueil de poèmes accompagnés de photographies, et plusieurs textes inédits: *La Cité du temps interrompu* (pp. 75-86), *La signature et l’oubli* (pp. 87-90), *Un palimpseste anversois* (pp. 91-112), *On s’accomplit dans le secret* (pp. 113-117). Ces nouvelles, comme le fait remarquer SEMPOUX, pivotent autour d’un thème typique du genre fantastique, le double, dont la présence signale bien évidemment une attention de l’auteur à la question identitaire (autre problème qui revient souvent dans la littérature belge de langue française) et qui résume le sens du titre de cet essai: “la terreur de ne pas être soi” (p. 68).

Gian Luigi DI BERNARDINI

François EMMANUEL, *Les voix et les ombres*, Carnières-Morlanwelz, Lansman, 2007, 119 pp.

François EMMANUEL, frère de l’écrivain Bernard TIRTIAUX et neveu du célèbre Henry BAUCHAU, a entamé sa carrière de romancier à partir de 1989 avec la parution de *Retour à Satyah*. Bien de ses romans suivants ont remporté d’importants prix littéraires tels que le Prix Charles Plisnier et le Prix Victor Rossel; l’importance de sa production dans le contexte des lettres belges de langue française est enfin certifiée par son élection à l’Académie Royale de langue et de littérature française de Belgique.

C’est pour ces raisons que nous consacrons avec plaisir quelques lignes à la présentation de ce petit volume qui rassemble les quatre conférences que François EMMANUEL a prononcées en mars 2007 à la Faculté de Philosophie et Lettres de l’Université Catholique de Louvain, dans le cadre de la Chaire de poétique (fondée en 1986 par Michel OTTEN), comme l’indique déjà la page de couverture.

Pierre PIRET (“Préface”, pp. 5-9) introduit le lecteur aux caractères principaux de la production d’EMMANUEL, marquée par sa “dimension auto-analytique” (p. 8). Le critique identifie le moteur du mécanisme narratif mis en place par l’auteur (qui est un écrivain, mais aussi un psychologue), dans une “réflexion constante sur la fonction du récit et les enjeux de l’écriture du monde contemporain” (p. 8).

Dans “L’appel du texte” (pp. 9-35), EMMANUEL se concentre sur les scènes inaugurales de ses romans en essayant d’esquisser une première ébauche de sa poétique romanesque à travers le recours à trois notions narratologiques classiques: d’abord, le temps romanesque, produit d’une sensibilité d’écriture singulière qui est,

par conséquent, toujours propre à l'auteur dont il est question; ensuite la notion d'univers romanesque, clos par son essence elle-même et que François EMMANUEL, pour cette même raison, compare à une île dont auteur et lecteur seraient les explorateurs; enfin le concept de propos, qu'EMMANUEL rapproche de la notion de 'centre' inventée par Maurice BLANCHOT pour signifier l'essence, thématique et stylistique, de chaque texte.

"La maison mère" (pp. 37-62) offre à EMMANUEL l'occasion de focaliser l'attention sur la présence d'une ou plusieurs scènes fondatrices, tirées de la mémoire du vécu personnel de chaque auteur, autour desquelles fonder son écriture. C'est le cas de l'image obsédante de la maison détruite dans *Retour à Satyah*, mais aussi d'autres romans où l'on peut la retrouver sans peine.

"Une presque introuvable chambre d'amour" (pp. 63-90) se concentre sur *Le Sentiment du fleuve* tandis que "L'éloignement du monde" (pp. 91-117) se focalise sur *Le Vent dans la maison* et *La Question humaine*. Le premier roman se construit autour de deux récits parallèles qui trouvent, vers la fin, une sorte de convergence dans "deux expériences intérieures, celle déchirante d'Alice et celle dissociée du narrateur [Hugo] lorsque son âme errait entre vie et mort dans la tente touareg" (p. 92). Les personnages de ce roman sont marqués par des problèmes de psychoses dont l'auteur veut explorer les effets. *La Question humaine* naît, par contre, de la lecture, en 1988, d'une lettre technique du 5 juin 1942 qui proposait des modifications techniques pour améliorer les procédures d'élimination des Juifs d'Ukraine et de Biélorussie et dont la caractéristique principale résidait dans l'emploi de la langue, "avec le remplacement de toutes les représentations humaines par des mots purement techniques" (p. 109). Ce 'récit' (et non roman, selon le propre choix de l'auteur, cf. p. 116) devient donc, pour l'auteur, l'occasion de se délivrer d'une 'histoire maudite', expression qu'il faut entendre au sens littéral d'une spéculation autour d'une énonciation méchante, mauvaise, cynique et de laquelle l'auteur veut prendre toutes ses distances.

Gian Luigi DI BERNARDINI

Éric LYSØE, Peter SCHNYDER (dir.), *Ombre et lumière dans la poésie belge et suisse de langue française*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2007, 487 pp.

Ce livre rassemble les actes du colloque international portant le même titre, qui a eu lieu à l'Université d'Haute-Alsace (Mulhouse) entre le 26 et le 28 mai 2005. Éric LYSØE, dans son "Introduction" (pp. 5-27), fait remonter la naissance de l'intérêt que la littérature occidentale porte au couple ombre-lumière à des sources bien anciennes, bibliques et grecques bien sûr; mais la tension entre ces

deux pôles investit l'ensemble du champ littéraire. Ce n'est pas un hasard si LYSØE cite des textes de science-fiction ou bien du genre fantastique: c'est justement la manière de signifier l'étendue d'un phénomène qui suscite une attention large et jamais achevée.

Les intervenants concentrent toutefois leur attention sur la présence de ce thème dans les deux domaines spécifiques de la poésie belge et suisse francophones. LYSØE revient brièvement sur la naissance des littératures en langue française dans ces deux pays pour en souligner les conditions spécifiques aux deux pays concernés.

Les contributions ont été réparties en cinq volets. Dans le premier ("Poétique du seuil") Antonio RODRIGUEZ ("Paysage originel et luminosité affective", pp. 31-44) dresse d'abord un tableau de ce que l'auteur définit un horizon francophone, notion qu'il faut entendre comme synonyme d'horizon d'attente qui imprègne surtout un certain nombre de poètes suisses (entre autres CHAPPAZ, PERRIER, DUPUIS) pour mettre en évidence le rôle de la lumière comme outil de reconstruction du rapport de l'homme au monde et au texte. Éric LYSØE ("Thiry nocturne?", pp. 45-72) montre bien le rôle de moteur de l'ombre (et sa coexistence avec la clarté) dans l'œuvre poétique de THIRY avant 1939. Jean PIERROT ("Approche du visible dans l'œuvre de Maurice Chappaz", pp. 73-86) revient sur la production de CHAPPAZ pour souligner la fonction centrale de la perception – particulièrement aigüe – des jeux d'ombre et de lumière dans le paysage contemplé comme moteur de son écriture. Marie JOQUEVIEL-BOURJEA ("Lumières diffuses d'Odilon-Jean Périer: 'Les fleurs blêmes du gaz, les lampes de la ville'", pp. 87-107) poursuit, tout comme l'article précédent, l'exploration des zones intermédiaires, d'intersection entre ombre et lumière; leur coprésence simultanée constitue "la condition même du visible" (p. 89). Anna SONCINI FRATTA ("D'un texte resté dans l'ombre aux ombres du texte: l'accommodation du regard chez Charles Plisnier (1913-1922)", pp. 109-123) termine le premier volet par une interrogation sur l'œuvre de PLISNIER en dévoilant une tension sous-jacente entre son statut de bourgeois et ses tendances révolutionnaires, mais aussi bien entre désir et politique, que l'emploi de l'oxymore traduit souvent dans ses textes.

"Sous la lampe d'Orphée" envisage la relation ombre-lumière par rapport à la mort, comme d'ailleurs le choix même du personnage d'Orphée suggère déjà suffisamment. Ce deuxième volet s'ouvre sur l'intervention de Peter André BLOCH ("Illuminations et obscurcissements poétiques. Jacques Chessex entre ombres et lumière", pp. 127-141), s'occupe d'abord de la première partie de la production de CHESSEX, ensuite de son œuvre de la maturité dans laquelle le critique met en évidence la dialectique entre passé et présent qui, en passant par les images de l'ombre et de la lumière, arrive à en inverser les valeurs. Nicole ROCTON, ("L'Oiseau de mon enfance'. David Scheiner ou la lutte avec l'ombre", pp. 143-158) analyse le poème de SCHEINER dans lequel le souvenir de la mère morte dans un camp de déportation devient une sorte d'ombre contre laquelle il faut combattre pour atteindre ensuite la lumière. Dominique KUNZ WESTERHOFF ("Nocturnes lueurs",

ou l'aura du tombeau. Les poétiques du deuil: Raymond, Crisinel, Chappuis et Voélin”, pp. 159-181) s'appuie sur un corpus de poètes suisses (ceux qui sont cités par le titre) qui apparaissent liés au critique par l'emploi qu'ils font de *topoi* communs. Anna VAUCLAIR (“Le devenir de l'ombre et de la lumière chez Paul Nougé”, pp. 183-191) se concentre sur la poésie de Paul NOUGÉ pour vérifier le mouvement chaotique dans l'alternance des jours et des nuits qui dénonce l'impossibilité d'inscrire les identités des êtres dans un processus historique.

Aurora BAGIAG (“Fondre et se confondre avec la lumière. *Notes prises d'une lucarne* de Franz Hellens”, pp. 195-217) ouvre le troisième volet, “Impérieuses clartés”, en le plaçant sous le signe de la lumière de la Méditerranée, telle qu'elle apparaît aux yeux d'HELLENS au cours d'un séjour à Nice et Villefranche et qu'il traduit dans son texte à l'aide d'un certain nombre d'“isotopies dominantes, telles que pierre-eau, soleil-obscurité, singulier-multiple, masculin-féminin, qui fusionnent [...] pour fonder sa poétique” (p. 216). Adrien GÜR (“Pierre-Alain Tâche et l'autre versant de la lumière”, pp. 219-234) approfondit la poétique de TÂCHE pour mettre en évidence le rôle fécondant de la lumière, non seulement au niveau de l'inspiration, mais aussi de la structure même du poème. Pighii KOUTSOYANNAPOULOU (“Les archétypes lunaires et solaires dans la poésie de Jeanine Moulin”, pp. 235-242) trouve que le poème peut naître seulement si le créateur assume sa double nature masculine et féminine, deux éléments dont les rapports, selon MOULIN, se placent plus sous le signe de la complémentarité que sous celui de l'égalité. Jeanne-Marie BAUDE (“L'éblouissant dans la poésie d'Anne Perrier”, pp. 243-256) part de l'analyse d'un tercet contenu dans *Feu les oiseaux* d'Anne PERRIER pour mettre en évidence quelques lignes portantes de son art poétique. Patrick AMSTUTZ (“La lumière de Ruysbroeck ou l'ombre portée de la mystique dans l'œuvre de Jean-Georges Lossier”, pp. 257-271) explore une sorte de communauté de pensée entre le flamand RUYSBROEK l'Admirable et le genevois Jean-Georges LOSSIER, apparentés par une poétique de la lumière.

Le quatrième volet est consacré à la poétique de JACCOTTET (“Philippe Jaccottet – un habit de lumière?”) qui est essentiellement un poète de la lumière, comme l'étude d'Enza PALAMARA (“Philippe Jaccottet – Giorgio Morandi Pittura chiara-Parole claire”, pp. 275-288) le confirme. Vassilia CORAKA (“La Lumière maternelle: de Philippe Jaccottet à Georges Séférès”, pp. 289-322) approfondit le lien entre la notion de lumière et celle de maternité, que le critique étudie à travers un parallèle entre les œuvres des deux poètes, JACCOTTET et SÉFÉRIS. Déborah HEISSLER (“Écrire en peintre. Le ‘cantabile de la neige’ chez Philippe Jaccottet”, pp. 323-331) explore la présence d'une importante métaphore picturale dans ses poèmes, métaphore qui relève d'un imaginaire dans lequel joue un rôle central la notion de main du peintre (cf. p. 330). Natacha LAFOND (“Lyrismes de Jaccottet: entre ombre et lumière, opéra et poésie”, pp. 333-344) convoque la notion d'opéra dans l'œuvre de JACCOTTET.

“Leçon de ténèbres”, dernier volet de ce volume, est ouvert par l’intervention de Jean-Claude MATHIEU (“Une scène de l’écriture: le veilleur, la lampe et les ombres au mur”, pp. 347-374) qui analyse de manière approfondie les scènes d’écriture – caractérisées par l’image de la lampe et du feu – pour vérifier l’ampleur que cette scène reçoit, notamment de la part des écrivains suisses. Regina BOLHALDER MAYER (“S. Corinna Bille: une poésie de la métamorphose”, pp. 375-384) explore le “régime nocturne” (p. 376) dans l’œuvre polymorphe de l’écrivain suisse. Arnaud BUCHS (“Pierre Chappuis entre ombre et lumière”, pp. 385-402) s’interroge avant tout sur la réflexion du poète sur le rôle joué par le langage dans les rapports entre homme, monde et poésie. Jacqueline DE CLERCQ (“L’œil du poète belge Yourcenar, Michaux, Brel”, pp. 405-419) déplace l’attention de la Suisse à la Belgique; les poètes de ce pays semblent préférer la contemplation de l’obscurité, pour des raisons différentes que le critique cherche à éclairer, sans manquer de saisir l’occasion de porter sa critique au système d’étiquetage générique appliqué pour des raisons purement commerciales par les éditeurs belges. Ruggero CAMPAGNOLI (“Poésie et poétique dans *L’Eau douce* d’Alain Bosquet”, pp. 421-435) explore le recueil de BOSQUET pour revenir sur des questions de poétique générale. Stéphane PETERMANN (“‘Parmi de longues ombres vivantes’. Gustave Roud – Georges Nicole. Extraits de la correspondance 1920-1959”, pp. 437-454) présente quatre lettres de la correspondance entre ROUD et NICOLE où les deux auteurs témoignent de leur intérêt pour les demi-teintes.

Peter SCHNYDER (“‘Ouvert dans la pénombre / le cerisier s’envole’: Métamorphoses de l’ombre”, pp. 457-471) part de la citation de ces deux vers de TAPPY, poète romand du XX^e siècle, pour explorer le traitement que les poètes suisses francophones nés entre 1900 et 1950 font du thème de l’ombre.

Gian Luigi DI BERNARDINI

Laure HIMY-PIÉRI, *Paysages avec figures absentes*. Philippe Jaccottet, Genève, Zoé, 2007, 107 pp.

Le volume présente la poétique de l’écrivain Philippe JACCOTTET à partir précisément de son œuvre *Paysages avec figures absentes* (1970) et en approfondit les traits les plus saisissants à travers toute une série de références aux autres ouvrages de l’auteur suisse. Le texte est divisé en cinq chapitres, à leur tour constitués de courts paragraphes, relatant les thèmes, les motifs, les influences et les aspects stylistiques qui définissent l’originalité de JACCOTTET.

Dans “Quelques paradoxes fondateurs” (pp. 5-23), HIMY-PIÉRI met en évidence une attitude cohérente, de la part de l’auteur

suisse, d'engagement universaliste malgré des contradictions apparentes: "poète moderne à distance de la modernité; habitant à Grignan, à proximité distante de son pays natal" (p. 6). Le critique souligne la prise de position quelque peu écartée de JACCOTTET qui, "refusant même l'exemplarité d'un moi [...] par le biais de la parole [...] affirme [...] son refus de désespérer" (p. 7). "De la promenade à l'écriture" (pp. 25-42) est le titre du deuxième chapitre où HIMY-PIÉRI démontre comment JACCOTTET, tout en renouant avec l'image traditionnelle du poète se promenant dans un cadre naturel, institue une nouvelle relation avec le paysage qui se fonde sur la profondeur de l'émotion ressentie et restituée sur la page à travers le recours à un lexique spécifiquement pictural. Dans "Permanence du poète" (pp. 43-62), le critique aborde les thématiques principales de l'œuvre – le sentiment de la finitude et de la mort, l'espoir et le désespoir –, et définit la position du "je" poétique par rapport notamment au genre de la prose. Le chapitre suivant, "Les grands intercesseurs" (pp. 63-80), focalise éminemment l'activité de traducteur de JACCOTTET (HÖLDERLIN, HOMÈRE, UNGARETTI). Le cinquième chapitre "Mais vous, quelle est votre espérance?" (pp. 81-98) met l'accent sur la dimension dialogique de l'œuvre de l'auteur suisse: dialogue du sujet avec l'univers naturel, du sujet avec lui-même, du sujet avec le lecteur. En dernière analyse, la production littéraire se fait réconciliation de phénomènes apparemment contradictoires et réflexion baroque sur le sentiment de finitude dans une réinvention et redéfinition de l'espace où vit l'homme moderne; "la tâche du poète est alors d'établir un dialogue d'un autre ordre, d'entrelacer à la nature [...] une parole qui fasse du donné naturel [...] un espace de culture" (p. 95).

Suivent une biographie très synthétique et essentielle de Philippe JACCOTTET ("Quelques repères", pp. 99-100) et la bibliographie des œuvres de l'écrivain aussi bien que quelques indications concernant les études critiques ("Bibliographie partielle", pp. 101-103).

Francesca PARABOSCHI

Jérôme MEIZOZ (dir.), "Essais et essayistes en Suisse romande (1900-1945)", *Études de Lettres*, n. 3, 2007

Composé de sept articles, ce volume réunit les actes du colloque qui s'est déroulé à l'Université de Lausanne en octobre 2006. Dans un bref avant-propos, "L'essai: un genre et ses auteurs" (pp. 3-6), Jérôme MEIZOZ passe rapidement en revue les différentes motivations à la base d'une étude de l'essai comme genre littéraire distinct à l'intérieur de l'espace éditorial francophone.

Philippe OLIVERA, comme l'annonce le titre de son intervention "Histoire du genre, histoire par le genre. Réflexions sur l'émergence de l'essai en France au début du XX^e siècle" (pp. 7-28),

dresse un cadre historique relatif à la période de l'entre-deux-guerres, dans laquelle l'essai se développe et s'affirme comme genre spécifique.

Dans "La critique aux prises avec Ramuz essayiste (1914-1937)", pp. 29-72, Reynald FREUDIGER propose une synthèse de la réception des innombrables textes réflexifs de l'écrivain-poète vaudois Charles-Ferdinand RAMUZ, en focalisant l'attention sur leur caractère hétérogène.

Par contre, Valentine NICOLLIER et Vincent VERSELLE ("Un adieu avec des morceaux de raison dedans", pp. 73-100) tentent d'"esquisser quelques éléments de réponse à l'épineuse question de la classification générique des textes brefs" (p. 73) de RAMUZ, en étudiant plus précisément le 'morceau', genre pratiqué par l'auteur dans le recueil *Adieu à beaucoup de personnages et autres morceaux*.

Également centré sur RAMUZ, l'article de Stéphane PÉTERMANN, "Au milieu du désastre et des massacres": Ramuz fait son portrait" (pp. 101-128), cherche à comprendre la position de l'auteur vis-à-vis de l'art poétique, à partir de l'étude de la préface que celui-ci a composée pour l'anthologie *Poésie*, publiée par La Guide du livre.

Dans "Essais et engagement littéraire: Gilliard et son groupe (1925-1935)" (pp. 129-146), Carine CORAJOU analyse, d'un côté, les essais dans lesquels Edmond GILLIARD expose son idée de la littérature, chargée à son avis d'un potentiel révolutionnaire et, de l'autre, tente d'illustrer l'influence exercée par cet écrivain sur la génération d'intellectuels de l'entre-deux-guerres.

Florence BAYS s'occupe de "La réception de Nietzsche par un milieu anticonformiste romand dans les années trente" (pp. 147-172), en particulier par les intellectuels proches d'Edmond GILLIARD, qui ont publié dans les revues *Présence* et *Suisse romande* plusieurs contributions concernant la nécessité de dissocier et de délivrer le message nietzschéen de l'idéologie nazie. Éric SANTSCHI, enfin, dans "Les essais sur la Suisse: débats entre Ramuz, Reynold et Rougemont" (pp. 173-190), explique les rapports conflictuels et de rivalité entre les intellectuels RAMUZ, Gonzague DE REYNOLD et Denis DE ROUGEMONT, en comparant les essais qui révèlent le point de vue de ces trois écrivains vis-à-vis de la Suisse en période de guerre.

Vidoolah MOOTOOSAMY

Viceversa Littérature, n. 1, 2007

Conçue dans l'optique d'encourager la rencontre entre les différentes littératures de Suisse – francophone, romanche, alémanique et italienne –, comme l'explique Francesco BAIAMONTE ("Éditorial", pp. 7-9), cette première livraison de la revue annuelle

Viceversa est publiée en trois langues sous le titre de *Viceversa Littérature*, *Viceversa Literatur* et *Viceversa Letteratura*. Tout de même, dans le but de favoriser un échange culturel, cette édition francophone s'occupe de présenter, dans une première partie, les auteurs qui écrivent exclusivement dans une autre langue que le français. Une deuxième section, par contre, offre un panorama général des événements littéraires de l'année 2006 dans les quatre régions linguistiques de la Suisse. Nous nous limiterons à signaler ici un article et deux rubriques qui concernent plus spécifiquement la littérature francophone en Suisse.

Dans son étude "Scènes de lecture en Suisse romande" (pp. 179-187), Anne PITTELOUD s'arrête sur l'importance de la lecture publique des textes littéraires comme moyen de capturer, de façon plus immédiate, l'attention du lecteur. Également, en soulignant la forme particulière que cette tendance assume en Suisse romande, l'auteur explique les liens que la lecture à haute voix entretient avec l'ambiance théâtrale.

Par contre, Marion GRAF, dans "Littérature en Suisse romande" (pp. 229-233), s'occupe de sélectionner, résumer et faire la critique des œuvres de langue française (fictions, essais, poèmes) qui ont marqué le panorama littéraire de l'année 2006 en Suisse romande.

Pareillement, Marie-Laure KÖNIG et Carine CORAJOU, "Revue de Suisse romande en 2006" (pp. 282- 286), en faisant le compte rendu de quatre revues littéraires (*Intervalles*, *Le Passe-Muraille*, *La Revue de Belles-Lettres* et *Trou*), se proposent de présenter au lecteur les périodiques qui, en 2006, ont eu un certain succès éditorial ou ont revêtu une importance culturelle déterminante.

Vidoolah MOOTOSAMY

André SEMPOUX (dir.), *Guy Vaes. 111 films. Chroniques de cinéma (1970-1983)*, Bruxelles, Le Cri / Académie Royale de langue et de littérature françaises, 2007, 252 pp.

Comme son titre l'indique, André SEMPOUX (avec la collaboration de Jacques DE DECKER) recueille dans ce volume 111 comptes rendus cinématographiques que Guy VAES a écrit pour l'hebdomadaire bruxellois *Spécial* au cours des années 1970. Guy VAES, néerlandophone d'origine anversoise, est surtout célèbre pour son roman *Octobre long dimanche* mais, comme SEMPOUX le rappelle dans sa préface ("Rencontre avec un romancier, critique du cinéma", pp. 11-14), il est aussi bien "nouvelliste, poète, photographe, essayiste" (p. 11); il n'est pas de moindre importance son élection à l'Académie Royale de langue et de littérature française de Belgique à partir de 1997.

L'intérêt que Guy VAES témoigne pour le cinéma vient du constat de son caractère "anti-humaniste" (p. 14). VAES remarque

en effet que cette forme d'art plonge l'homme dans un flux d'hommes et d'êtres qui forment un décor inéliminable. Le mérite du cinéma consisterait donc, selon lui, dans le fait de ne pas pouvoir restituer une image de l'homme plus élevée par rapport à ce qu'il est vraiment.

Les comptes rendus de Guy VAES concernent pour la plupart le cinéma américain, français et italien mais, afin de permettre au lecteur de se former une idée sur sa manière d'écrire, nous allons nous concentrer sur trois comptes rendus consacrés à autant de films belges et suisses, particulièrement appropriés aux sujets qu'affronte notre revue.

Dans la chronique consacrée à *Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000* ("Jonas ou la révolte souriante", pp. 92-95) VAES s'occupe de l'accueil que le public parisien accorde, en octobre 1971, au jeune cinéaste genevois Alain TANNER, chef de file du Groupe de 5 (incluant aussi bien Claude GORETTA, Michel SOUTTER, Yves YERSIN et Jean-Louis ROY), qui se proposait de projeter "une image démythifiée de la Suisse [...] antitouristique, calviniste et dissimulant ses ordures dans les replis de son âme" (p. 93). Après avoir retracé les étapes du parcours de TANNER à Paris, VAES se penche sur le contenu du film; le critique tient à souligner la mise en situation des personnages au détriment de l'aspect strictement narratif. Les huit protagonistes sont, selon VAES, "des révoltés naturels, non pas des marginaux sans emploi, mais des gens très simples, œuvrant dans le système et le combattant avec des moyens également simples mais efficaces" (p. 94) et dont le parcours les fait aboutir à un sentiment d'ironie, de lucidité et de "rébellion douce" (p. 94).

Dans "Une dérive lucide" (pp. 167-168), VAES recense *Les Rendez-vous d'Anna* de Chantal AKERMAN, film belge de 1978 qui fournit une sorte d'état des lieux du code éthique bourgeois qui montre, en ces années-là, toutes ses limites. Comme dans d'autres cas, VAES accorde un intérêt remarquable à l'aspect morphologique et stylistique du film sans oublier, d'ailleurs, l'aspect diégétique, comme le cas de "André Delvaux, notre atout à Cannes" (pp. 189-193) témoigne assez clairement. Ici le critique attire l'attention de son lecteur sur un sujet-tabou (la collaboration d'Anvers à l'occupation naziste), choisi par DELVAUX comme thème de son *Femme entre chien et loup*.

Un "Entretien avec Sidney Pollack" (pp. 231-237) et un article inédit "L'Écran de dentelle" (pp. 238-245), concernant le rôle de la lingerie au cinéma, suivent les comptes rendus et terminent le livre.

Gian Luigi DI BERNARDINI

Marc QUAGHEBEUR, Véronique JAGO-ANTOINE, Franz DE HAES, Anne RANSQUIN (dir.), *L'œuvre en chantier. Deux siècles de littérature francophone en Belgique*, Bruxelles, AML, s.d., 70 pp.

À Bruxelles – en plein centre-ville, dans le très beau quartier de Mont des Arts –, au troisième étage du même édifice qui accueille la Bibliothèque Royale de Belgique, se trouve une institution fondamentale pour la conservation et la diffusion de la littérature belge francophone. Il s'agit des Archives et Musées de la Littérature, fondés en 1958 par Joseph HANSE avec la collaboration active du conservateur en chef de la Bibliothèque Royale, le néerlandophone Herman LIEBAERS. Comme le rappelle Georges BOVY, Président des Archives, le projet était né “à l'instar de ce que Camille Huysmans avait permis de réaliser à Anvers pour la Culture flamande” (p. 7). Cette importante institution – actuellement dirigée par l'écrivain et critique Marc QUAGHEBEUR – se proposait, dès le début, de recueillir le plus de documents possibles sur la littérature belge, y compris les manuscrits, à partir de sa naissance officielle en 1815. À présent les AML disposent d'une masse considérable de documents divers: livres, revues, manuscrits, coupures de presse, photos, affiches et bien d'autres, sans oublier qu'ils comprennent aussi bien une riche bibliothèque étrangère et le Fonds Afrique Centrale.

En 2008 les Archives ont fêté leur cinquantième anniversaire en organisant une exposition qui s'est prolongée du 23 septembre au 23 décembre 2008. *L'œuvre en chantier* en est donc le catalogue, partagé en plusieurs sections correspondant à autant de lieux de déroulement de l'exposition. La première, “Regards d'auteurs” (pp. 17-19), se concentre sur un des aspects parmi les plus saisissants de la culture belge – le rapport entre texte et image – à travers les exemples de la série photographique *La Subversion des images* de Paul NOUGÉ, et des recueils comme *Les Cimetières de Londres* ou *La Jacobée noire* de Guy VAES, qui tissent un dialogue entre images et poèmes. Dans “Voix et portraits” (pp. 21-24) on trouve la liste des vingt portraits d'auteurs de théâtre – exposés devant la Chapelle de Nassau – avec une vidéo contenant des interviews à douze auteurs tels que Xavier HANOTTE, Michel VOITURIER et d'autres. À l'intérieur de la Chapelle, le visiteur pouvait admirer la genèse de plus de vingt œuvres littéraires ou théâtrales (“L'atelier de l'écrivain”, pp. 25-53) dans le but de “rendre visibles la diversité des procédures de création mises en œuvre par les uns et les autres, la variété de leur esthétique comme leurs convergences” (p. 25). On peut signaler parmi ces œuvres *La Légende d'Ulenspiegel* de Charles DE COSTER, *Un Faust* de Jean LOUVET, *Les Tristesses* de Georges RODENBACH, *Marie qui louche* de SIMENON et bien d'autres. Après la très brève section des “Effigies” (pp. 54-55) qui donne la liste des bustes visibles dans le Jubé de la Chapelle

de Nassau, se trouve “Jadis et naguère” (pp. 56-67), hommage à l’édition belge à partir de l’époque de la contrefaçon. Complètent ce volume les “Songes plastiques” (pp. 68-69), liste des tableaux exposés dans la salle de lecture au troisième étage des AML et une “Table des illustrations” du texte (p. 70).

C’est pour nous non seulement un devoir, mais surtout un plaisir particulier d’accorder cet espace à un ouvrage qui témoigne du sérieux du travail de cette institution consacrée à la littérature belge de langue française, dont la section bibliographique concernant la francophonie européenne profite abondamment.

Enfin, il nous semble important de signaler la double composition de cet ouvrage: les 70 pages qui le composent sont intégralement traduites en néerlandais. La disposition graphique à l’occidentale des deux sections met les deux langues sur le même plan, de sorte que le lecteur n’est pas amené à établir une hiérarchie entre français et néerlandais. Au-delà de soucis diplomatiques compréhensibles, nous ne pouvons pas considérer cette solution un beau signe, une sorte de ‘pont’ jeté entre les deux cultures majeures de la Belgique, dans un contexte historique problématique pendant lequel leur cohabitation se fait malheureusement de plus en plus difficile.

Gian Luigi DI BERNARDINI

Marc QUAGHEBEUR, Véronique JAGO-ANTOINE, Hugues RO-BAYE (dir.), *La Belgique en toutes lettres*, Bruxelles, Luc Pire (“Espace Nord”), 2008, 3 voll. (*Le pays*, 284 pp.; *L’Histoire et les hommes*, 460 pp.; *Tranches de vie*, 304 pp.)

Dans le cadre des célébrations du cinquantenaire des Archives et Musées de la Littérature de Bruxelles il faut signaler la parution, en 2008, de cette anthologie générale de la littérature belge de langue française, conçue et dirigée par le directeur des Archives, Marc QUAGHEBEUR. Celui-ci trouve tout naturel le choix de la forme anthologique car (QUAGHEBEUR l’explique dans la préface “Tant de chemins pour un pays”, pp. 5-10) “quo de mieux en effet qu’un kaléidoscope lorsqu’il s’agit d’appréhender la variété d’un territoire, d’en découvrir les angles de portée, d’en débusquer les chemins secrets?” (vol. I, p. 5).

L’anthologie, qui n’est pas “destinée à faire l’histoire de la littérature belge au sens usuel” mais à donner plutôt “un florilège désireux de faire advenir un pays par ses mots” (p. 7), se compose de trois volumes qui accueillent autant de parcours thématiques. Avant d’entrer dans le détail des trois tomes, nous voudrions attirer l’attention du lecteur sur l’“Introduction” (vol. I, pp. 13-19) qui explique assez clairement l’évolution de la représentation de l’espace dans la littérature belge, où d’abord “les toiles des

maîtres flamands [...] servent [...] de référents stylistiques aux littérateurs, dotant ainsi la jeune littérature nationale d'une réelle légitimité culturelle" (p. 14). Ensuite, "en l'espace de quelques décennies, une double image se profile: celle d'une Flandre d'eau, irisée, dressée vers le ciel; et d'une Wallonie de pierre, austère, perdue dans ses profondeurs" (p. 14) jusqu'à sa disparition à partir de l'entre-deux-guerres et après, où il s'agit d'"un espace géographiquement abstrait, qui n'est plus nommé, quand il n'est pas purement et simplement transposé outre-Québécois" (p. 15). Ce n'est qu'à partir de l'écriture régionaliste, puis par les défenseurs de la Belgique, que de nouvelles approches deviennent visibles en littérature, tout en restant multiples. Ces nouveaux auteurs accordent une attention renouvelée à une série de problèmes: "patrimoine en péril, urbanisation anarchique; gloire industrielle défunte, futur sans travail" (p. 16). Loin de l'intention de fournir l'image d'une Belgique proche de celle qu'on peut tirer d'un guide touristique, les auteurs se proposent ici plutôt de parcourir les différentes déclinaisons de la représentation spatiale que les Belges francophones, du Nord et du Sud, ont élaborées à partir de 1830; c'est dans ce contexte que s'explique l'inclusion des auteurs du réalisme magique, témoignage de la représentation d'un espace utopique à travers des "récits qui transgressent les bornes du rationalisme et du nationalisme" (p. 18). Enfin, il faut signaler l'intégration à l'anthologie de passages de BAUDELAIRE, HUGO, RILKE, FREUD et d'autres auteurs qui offrent un ultérieur – bien qu'externe – point de vue sur une réalité que l'on pourrait définir comme ontologiquement changeante.

Le deuxième volet, *L'Histoire et les hommes*, s'occupe, comme son titre le suggère déjà de manière assez claire, de l'histoire de la Belgique; l'"Introduction" (pp. 7-12) semble prolonger le sentiment d'incertitude qu'on pouvait déjà aisément déduire dans la définition de la congruité spatiale de la Belgique s'il est vrai que "la Belgique continue à susciter débats, doutes et passions autour de son existence même" (p. 7). Le premier de ces débats concerne, bien évidemment, les nombreuses vicissitudes de la question linguistique et les différentes positions que la polyglossie belge a pu produire chez les intellectuels belges. Nous voulons signaler un deuxième axe d'intérêt parmi d'autres de ce deuxième volume: celui qui concerne l'analyse des représentations des figures du prince qui conduit à la conclusion de la présence d'une "surprenante inclination des écrivains belges francophones [...] pour la face lunaire de leurs souverains, pour cette part de fragilité qui les préserve des illusions héroïques ou totalitaires" (p. 10).

Le troisième tome, *Tranches de vies*, cherche dans les textes littéraires les multiples aspects de la vie quotidienne en Belgique, sous les angles de la représentation familiale, du rapport au travail, de la tradition folklorique et religieuse.

Chaque texte (établi sur l'édition originale) est précédé par une courte préface qui vise à raccorder le passage choisi dans le contexte de l'anthologie et, en même temps, dans la production de l'auteur.

Cette anthologie se présente donc comme un précieux instrument de travail pour les cours de cultures francophones que les universités sont de plus en plus invitées à organiser.

Gian Luigi Di BERNARDINI

Marc QUAGHEBEUR, Nicole LECLERQ, Alice PIEMME, Laurence PIEROPAN, Fabrice VAN DE KERCKHOVE (dir.), *Archives et Musées de la Littérature. 50 ans au service des Lettres et du Théâtre*, Bruxelles, AML, s.d., 263 pp.

Ce volume constitue une sorte de deuxième volet par rapport à l'autre livre, *L'œuvre en chantier*, que nous recensons dans cette même livraison de *Ponts*. Nous le savons désormais: l'occasion qui suscite ce diptyque est la célébration du cinquantenaire de la naissance des Archives et Musées de la Littérature, dont le rôle dans la diffusion des lettres belges dans le monde n'est plus à expliquer.

À partir de la "Préface" (pp. 9-13) du Ministre de la Culture et de l'Audiovisuel de la Belgique Fadila LAANAN, en passant par le chapitre "Une histoire" (pp. 15-46), le livre explique l'évolution des Archives à partir d'un premier projet de Musée de la Littérature (à caractère plutôt populaire), né autour de 1910 (cf. p. 18), en passant par le projet de Camille HUYSMANS (qui avait déjà réalisé à Anvers les *Archief en Museum van het Vlaamsche Kultuurleven*), par l'Exposition Universelle de 1958 (qui va donner l'impulsion définitive à sa création), sans oublier son installation au troisième étage de la Bibliothèque Royale de Belgique et les modifications successives que connaît son projet original à partir des 1980. Le développement des projets éditoriaux, la collaboration avec un réseau d'universités étrangères (où l'Italie joue un rôle considérable) pour produire des recherches amples sur la littérature belge, et des colloques internationaux, constituent une nouvelle étape de la croissance culturelles des Archives, qui va de pair, dans les années 1990, avec la naissance de bases de données (*Plume*, nom qui est aussi un hommage à l'œuvre d'Henri MICHAUX, et *Asp@sia*, pour le théâtre) et avec la numérisation du patrimoine audiovisuel.

Dans la section "Une mémoire" (pp. 47-74) on retrouve les différents types d'activités de conservation des AML (brouillons, manuscrits, collections entières etc.) qui comprennent aussi bien la plus récente section théâtrale, une série de collections internationales, sans oublier les œuvres d'art comme les tableaux, les sculptures, les photos et bien d'autres typologies. Pour ce qui est de l'audiovisuel, on cite la collection de vidéos qui accueillent l'enregistrement de pièces d'auteurs dramaturgiques belges, classiques ou contemporains.

“Un projet” (pp. 75-98) offre, pour la plupart, des listes complètes concernant les colloques internationaux portant sur la littérature belge (pp. 87-91) et les centres de recherche installés à l'étranger (pp. 92-97). “Une insertion” (pp. 99-114) donne à voir (encore une fois à travers une liste complète) le travail que les AML ont effectué quant aux expositions qui se sont déroulées jusqu'ici dans des lieux divers (la Bibliothèque Royale et le Palais des Beaux-Arts) mais qui, à partir de 2011, se tiendront dans le nouvel espace de 10 rue de la Paille, consacré entre autres à établir un contact permanent avec les écoles belges; les expositions à l'étranger sont mentionnées aussi. “Une structure” (pp. 115-125), comme son nom l'indique déjà suffisamment, présente les organigrammes des AML à partir de sa fondation.

Une deuxième et importante partie (“Les publications”, pp. 123-246) permet de voir la foisonnante activité éditoriale des AML, résumée ici par la liste des anthologies, des textes publiés dans les collections “Archives du Futur” (qui inclut des index, des actes de colloques, des biographies, des études sur des auteurs particuliers, des éditions génétiques ou critiques, des correspondances et d'autres catégories encore), “Documents pour l'histoire des francophonies” (dont les sujets vont des études sur des aspects généraux aussi bien que sur l'œuvre d'auteurs particuliers, sur la théorie des francophonies, et d'autres), les séries “Congo-Meuse”, “Papier blanc encre noir”, “d'entre les bras du fleuve”, “correspondance” (qui explore les liens entre culture belge et espagnole), “Belœil”, qui publie les actes des colloques organisés par l'Université de Bologne.

Il serait impossible de citer *in extenso* cette masse, à vrai dire remarquable, de la production des AML. Il faut donc se contenter de tirer la conclusion suivante: ce volume de célébration pour le cinquantenaire des Archives constitue, d'un côté, une mise à jour des multiples activités de cette prestigieuse institution, tout en offrant au jeune chercheur qui s'aventurerait pour la première fois dans les lettres belges, un ouvrage de référence indépassable.

Gian Luigi DI BERNARDINI

Pierre PIRET (dir.), “Simon Leys”, *Textyles*, n, 34, 2008

Pierre PIRET, directeur de ce dossier de *Textyles* portant sur l'œuvre de Simon LEYS explique, dans son “Introduction” (pp. 7-11), l'itinéraire biographique de Pierre RYCKMANS – de son vrai nom – qui ne tiendrait qu’“au seul hasard des rencontres, [qu'à un] concours de circonstances” (p. 7). Il s'agit essentiellement d'un voyage dans une Chine qui bouleverse RYCKMANS à tel point qu'il décide d'apprendre le chinois moderne, sans passer par la langue classique. Ce n'est pas un moindre détail car c'est le pre-

mier signe d'une attitude engagée de cet intellectuel par rapport à la situation sociopolitique de la Chine des années 1960. Ce sera la connaissance rapprochée, bien qu'indirecte, des effets de la Révolution culturelle qui le poussera à écrire son célèbre essai *Habits neufs du président Mao* et les autres *Essais sur la Chine*, travaux qui lui vaudront une remarquable notoriété. La constante reprise de ces ouvrages, mêmes par des générations qui n'ont pas connu MAO, démontre assez clairement que ces essais sont doués d'une valeur propre.

Après le portrait général que Philippe PAQUET ("Le grand Tisonnier", pp. 13-23) offre de l'homme et de son œuvre, Sébastien VEG ("Simon Leys et la Chine: dedans et dehors", pp. 24-36) se concentre sur les *Essais sur la Chine* en passant à travers l'essai de 1987, "L'exotisme de Segalen" où la notion d'exotisme sert à expliquer l'attrait que tout occidental subit par la Chine, ressentie essentiellement comme autre par rapport à notre culture; une telle approche dévoile, toutefois, l'extrême complexité – et surtout les risques – des rapports qu'on peut construire avec d'autres cultures; LEYS semble, parfois, un peu idéaliser l'image de la culture chinoise classique, même si cela relève d'une stratégie visant à renforcer la critique envers la situation contemporaine. Tout de même, l'impression que VEG en tire, en conclusion de son analyse, est que "Leys revendique implicitement le droit d[...] appréhender [la Chine] à travers une multitude d'objets et de constructions d'abord esthétiques" (p. 36). Matthieu TIMMERMAN, "Les Essais sur la Chine: le frivole et l'éternel" (pp. 37-49), analyse un caractère non immédiatement évident du régime maoïste, celui d'attaquer les sources mêmes de la civilisation chinoise. Jacques DEWITTE, "Culture et humanité" (pp. 50-64), propose une version remaniée de cet article, écrit en 1983 mais inédit, où l'auteur (que le critique définit à travers les trois paramètres de "l'écrivain moraliste français, de l'intellectuel d'Europe centrale et du lettré chinois", p. 52) se concentre sur la définition que LEYS donne de l'idéologie comme comble du subjectivisme et souligne que les résultats de son travail entre les deux cultures ne poussent pas Simon LEYS à un relativisme dangereux. Tout en gardant le sens d'une profonde universalité des données fondamentales de l'être humain, LEYS démontre, entre autres, la fausseté des jugements de ceux qui se refusent à critiquer le maoïsme au nom d'une altérité radicale à vrai dire inexistante. Laurent SIX ("Aux origines d'Ombres chinoises: une mission de six mois au service de l'ambassade de Belgique en République populaire de Chine", pp. 65-77) revient sur les *Essais sur la Chine* en en illustrant le contexte d'écriture. Nicolas IDIER ("Présence chinoise et réflexion sur l'art dans l'œuvre de Simon Leys", pp. 78-93) éclaire le rôle-clé joué par la compétence en histoire de l'art chinois dans l'élaboration de ses écrits politiques et ses essais littéraires.

Il faut citer, en conclusion, l'intervention du directeur du dossier, Pierre PIRET ("Conditions et fonctions de l'écriture chez Simon Leys", pp. 94-103) qui nous offre une réflexion sur l'idée d'écriture chez cet auteur, notion qui se rapproche, par endroits,

de l'esthétique chinoise, de l'idée d'un langage comme arme à rétorquer contre son ennemi qu'on identifie, en l'occasion, dans le totalitarisme maoïste.

Un texte inédit de Simon LEYS au titre "Dans la lumière de Simone Weil: Milosz et l'amitié de Camus" (pp. 104-109) et une "Bibliographie de Simon Leys" (pp. 110-112) complètent et enrichissent le dossier de cette livraison de *Textyles*.

Gian Luigi DI BERNARDINI

"La Belgique et la Suisse", *The French Review*, vol. 81, n. 6, 2008

The French Review consacre ce dossier à la situation des réalités francophones non françaises en Europe, avec une attention majeure – il va sans dire – à la Belgique, sans pour autant exclure la Suisse. Dans sa "Préface" (pp. 1095-1096), Jean-Marie KLINKENBERG dresse un bilan du rapport de la culture belge francophone à la culture française en arrivant à la conclusion qu'"il n'y a que deux modes d'existence pour une culture périphérique: soit l'assimilation soit la différenciation" (p. 1096). Force est de constater que la dialectique centre-périphérie continue d'œuvrer dans le monde francophone européen et que l'attrait exercé par Paris semble – encore aujourd'hui – empêcher d'imaginer une situation polycentrique; c'est sur des considérations pareilles que se fondent les deux attitudes typiques de la littérature francophone belge: "tantôt celle de se fondre dans la littérature française dominante, tantôt celle de prendre du champ par rapport à elle" (p. 1096). La tension qui découle de ces deux postulats opposés pourrait bien aboutir à une démythification de tout discours universalisant et, comme l'affirme KLINKENBERG, pourrait bien illustrer "une des utilités de la Belgique" (p. 1096), pays dont le droit à l'existence est souvent remis en question.

Le dossier comporte trois volets de nature différente entre eux. Le premier, comme son titre le suggère ("Linguistics and Sociolinguistics"), se concentre sur la présence du français et de ses variétés dans les régions francophones européennes hors de France. KLINKENBERG, dans "Une identité problématique: les quatre fragilités du francophone belge" (pp. 1106-1118), emploie des métaphores relevant du domaine familial pour illustrer les quatre fragilités qu'annonce le titre de l'article: la figure du Grand-frère (la position centrale de la France dans le contexte de la Francophonie et la proximité spatiale de la Belgique, qui ne fait qu'affaiblir le rôle de celle-ci). À côté du Grand-frère, la Belgique francophone doit combattre contre son frère ennemi, la Flandre néerlandophone avec qui le rapport devient de plus en plus difficile étant donné que le modèle de la négociation intercommunautaire faiblit

progressivement. Mais la question linguistique interne à la Belgique risque de plus en plus d'être dépassée par une anglicisation grandissante, au moins dans la ville de Bruxelles à cause, bien sûr, de son rôle international. C'est pour cette raison que KLINKENBERG identifie aussi un Big Brother à ajouter au frère ennemi. Enfin, il ne faut pas oublier le rôle que les immigrés jouent dans la propagation du français en Belgique, qu'ils préfèrent au flamand, ressentis comme moins universel. Clyde THOGMARTIN ("Belgium, Switzerland, and Luxembourg: How French Fits in", pp. 1119-1134) dresse un bilan de la situation sociolinguistique relative à l'emploi du français dans les zones francophones hors de France. Peter A. MACHONIS ("Aperçu de la situation linguistique en Belgique et en Suisse", pp. 1135-1152) explique la situation de plurilinguisme en Belgique et en Suisse et en donne la genèse historique pour expliquer ensuite quelques caractéristiques des deux variantes que l'auteur considère non comme régionales mais comme nationales.

Le deuxième volet, "Folklore", s'ouvre avec l'article de Thérèse SAINT-PAUL, "Le Carnaval de Binche: signe et symbole d'une culture régionale", pp. 1154-1172. L'auteur attire l'attention du lecteur sur une manifestation populaire qui fait partie du Patrimoine Immatériel de l'Humanité à partir de 2003. Le critique en parcourt sa métamorphose, à partir de ses origines païennes jusqu'à son évolution en mythe bourgeois, caractères que l'auteur voudrait superposer aux caractères de l'identité wallonne.

Un petit – troisième – volet ("Film") commence par Lenuta GIUKIN "Cinematic Transgressions: André Delvaux and the Surrealist Dilemma" (pp. 1174-1186) qui s'occupe de la poétique d'André DELVAUX, cinéaste qui affronte des thèmes tels que l'«amour total» et la dialectique entre rêves et mémoire dans le contexte d'une société qui change. Janice MORGAN ("The Social Realism of Body Language in *Rosetta*", pp. 1187-1196) explore les relations entre le langage du corps et l'analyse psychologique et sociale dans le cinéma des frères DARDENNE. Dans la section "Interview", Annik DOQUIRE KERSZBERG ("Entretien avec Jean Louvet", pp. 1198-1208) laisse parler le dramaturge qui est, entre autres, cosignataire du *Manifeste pour la culture wallonne* de 1983. LOUVET revient, au cours de cet entretien, sur l'évolution thématique et morphologique de ses pièces.

À la fin du volume on trouve la section consacrée à la "Littérature", dont l'article d'ouverture (Patti M. MARXSEN, "The Quest and the Question in C.F. Ramuz's *Si le soleil ne revenait pas*", pp. 1210-1222) approfondit l'étude du roman de RAMUZ *Si le soleil ne revenait pas*, que le critique interprète à la lumière des théories de Carl Gustav JUNG. Lois Davis VINES ("Teaching Belgian Cultural Connections with *Astérix*", pp. 1224-1238) nous offre les résultats de son expérience pédagogique dans le cadre de l'enseignement de la culture belge à l'Université. Le critique s'appuie principalement sur l'album *Astérix chez les Belges* qui offre, à son avis, un remarquable résumé d'éléments typiques de la Belgique tels que la langue, la cuisine, l'art, et d'autres encore. KLINKENBERG, dans "Les Études francophones belges hors de Belgique" (pp. 1239-1248)

dresse un bilan des outils dont les chercheurs hors de Belgique désormais disposent: revues, recueils de textes théoriques, collections de livres consacrés à la littérature belge.

Une bibliographie d'introduction aux études francophones belges (Jean-Marie KLINKENBERG, Benoît DENIS, "Un Échantillon de la littérature belge", pp. 1250-1253) complète ce dossier.

Gian Luigi DI BERNARDINI

Philippe KÆNEL, François VALLOTTON (dir.), *Les images en guerre (1914-1945). De la Suisse à l'Europe*, Lausanne, Antipodes, 2008, 214 pp.

Lors d'une journée d'étude organisée à l'Université de Lausanne en avril 2005, des historiens et des historiens de l'art se sont interrogés sur les mécanismes de production, de diffusion et de réception des images de guerre pendant la période qui concerne les deux conflits mondiaux, analysés, selon un récent courant historiographique, en parallèle, ou bien considérés "dans le même continuum temporel" ("Avant-propos", p. 5).

Les études rassemblées dans ces actes interrogent les imaginaires collectifs et les dynamiques de l'opinion publique dans une perspective transnationale, bien que la Suisse offre un cadre particulièrement révélateur en tant que, à la fois, pays neutre, lieu de refuge et terre de passage.

C'est ainsi que Philippe KÆNEL et François VALLOTTON retracent, dans "Représenter la Suisse en guerre: du soldat au général" (pp. 7-38), le développement d'une "mythologie guerrière" helvétique (p. 11) et déignent les différentes figures du militaire qui se diffusent par le biais de divers média en Suisse dès 1914.

Nicolas BEAUPRÉ ("Monstration de l'expérience et expérimentation artistiques et littéraire dans la guerre moderne", pp. 39-52) fait suivre à une synthèse des débats les plus récents sur la représentation artistique de la guerre moderne et sur l'influence exercée par la guerre sur les formes expressives, une analyse de la "rhétorique de l'impuissance" (p. 43) dans les arts visuels et la littérature.

Les différences entre la presse illustrée française et allemande à partir de 1914 sont étudiées par Joëlle BEURIER ("Images, combat et héroïsme, de la Grande Guerre à nos jours", pp. 53-70), qui souligne comment les deux divers regards expriment "deux rapports distincts à la violence" du conflit, impliquant "une conception particulière de l'héroïsme, dont les transformations se poursuivront au cours du siècle" (p. 54).

Une nouvelle comparaison est proposée par Pascal CHAUVIE dans l'article suivant, "De la guerre à La Guerre. Réflexions sur l'évolution du langage chez Otto Dix et Blaise Cendrars" (pp. 71-

90), qui relève un processus analogue de “reformulation” (p. 71) de l’expérience de guerre après la fin du conflit dans l’œuvre du peintre Otto DIX et de l’écrivain Blaise CENDRARS.

Céline SCHENI étudie à travers la rhétorique visuelle des affiches suisses, mais non seulement, les transformations apportées par les périodes de guerre dans le rapport entre hommes et femmes, en soulignant en particulier une nouvelle distribution des tâches à l’intérieur de la population active et en proposant une analyse de l’image de l’infirmière (“Sur le front des sexes: les infirmières dans l’iconographie guerrière”, pp. 91-108).

Des procédés tels que le contraste et le recours aux stéréotypes sont mis en relief par David WELCH (“Représentations de l’ennemi et fils de propagande durant la Première et la Seconde Guerre mondiale”, pp. 109-122), qui passe en revue les représentations de l’ennemi dans différents pays, avec une attention particulière à l’iconographie cinématographique.

Les courageux reportages de guerre du photographe suisse Paul SENN, publiés en revue dès la fin des années 1920, constituent le centre d’intérêt de Markus SCHÜRPF (“Paul Senn (1901-1953). Reportages de guerre”, pp. 123-148), qui met en relief une certaine censure de la presse helvétique, au sujet par exemple des foyers pour enfants, dont on cachait la nature de “succursales de camps d’internement” (p. 141), ou au sujet des charniers découverts dans la France libérée.

Dans “De l’interventionnisme à l’engagement. Les comic books pendant la Seconde Guerre mondiale”, pp. 149-170, Gianni HAVER et Michaël MEYER plongent dans l’univers de la bande dessinée aux États-Unis à partir des années 1930 pour montrer comment les *comics* se font caisse de résonance des faits historiques de l’actualité à travers des citations directes et indirectes.

Ersilia ALESSANDRONE PERONA retrace les dernières initiatives – colloques, ouvertures de musées, expositions... – concernant l’étude du rôle des Alpes dans les deux guerres d’un point de vue historique et géographique, aussi bien que culturel et anthropologique (“Les Alpes en guerre”, pp. 171-186), alors que Erica DEUBER ZIEGLER parcourt les témoignages et le rapport (publié seulement en 2005) du premier médecin étranger qui visita Hiroshima après l’explosion nucléaire, le suisse Marcel JUNOD, chef de la Croix-Rouge à partir de 1945 (Jean-Louis FEUZ “Marcel Junod, la guerre atomique et le CICR”, pp. 187-208).

Tout naturellement, comme le sujet traité le demande, le volume est enrichi par un appareil d’images des plus diverses représentations de la guerre: affiches de films, caricatures, bandes dessinées, annonce de propagande, photographies.

Sara ARENA

AA.VV., *Le Livre des écrivains associés du théâtre de Suisse*, Orbe, Bernard Campiche, 2009, 647 pp.

Cette anthologie, qui relève de l'importance reconnue à la production théâtrale contemporaine de Suisse romande, accorde une très grande place (pp. 49-644) à quarante-quatre auteurs de langue française. Chaque écrivain explique les motifs qui l'ont amené à se consacrer à l'écriture de théâtre dans un petit chapitre qui lui est réservé; suit une notice bibliographique et enfin un extrait d'une de ses œuvres.

Trois réflexions critiques, en guise d'introduction, précèdent ce corpus.

Sylviane DUPUIS, dans "Il y a encore à dire: la création des EAT-CH" (pp. 5-11) dénonce la situation d'impasse pour les hommes de théâtre qui ont de plus en plus du mal à faire jouer leurs pièces: c'est pour redonner la voix aux dramaturges contemporains de langue française que le EAT (Écrivain Associés du Théâtre) voit le jour en juin 2000. En 2004, une section spécifiquement romande acquiert l'autonomie grâce à la constitution du groupe EAT-CH. DUPUIS témoigne ensuite d'une certaine vivacité de la vie culturelle en Suisse romande, mais souligne le danger que court le dramaturge, dont les œuvres ne sont souvent jouées qu'une seule fois sans possibilités de suivi, ou bien dont la diffusion se limite à la lecture sans une véritable mise en scène.

Joël AUGUET, dans "Maîtres anciens" (pp. 12-34), retrace les lignes principales de l'évolution de la production théâtrale en Suisse romande à travers les siècles: il en envisage les différentes périodes, rappelle l'importance de certains écrivains, cinéastes, metteurs en scène et comédiens (tels par exemple Michel SOUTTER, Philippe LÜSCHER, Philippe MORAND, Agota KRISTOF, Henri-Charles TAUXE) et éclaircit les différentes politiques de promotion de leurs œuvres et de leurs mérites.

"Insolente fraîcheur" est le titre de la réflexion d'Anne FOURNIER (pp. 35-47) qui offre un aperçu historique concernant les rapports entre dramaturges et metteurs en scène. Le critique analyse le décalage entre écriture et performance, témoigne de l'ancrage de la production théâtrale suisse romande à la problématique très actuelle concernant la redéfinition des concepts d'identité, d'appartenance à une nation et à une culture données; elle considère enfin la spécificité de l'écriture théâtrale contemporaine qui, s'approchant de la poésie, "transcende les genres" (p. 43). FOURNIER fait remarquer en outre que, depuis 2004, l'éditeur Bernard Campiche a lancé une collection entièrement vouée au théâtre: "Théâtre en CamPoche", dont fait d'ailleurs partie ce même ouvrage.

Il faut aussi signaler que le livre se prolonge par le site www.eat-ch.org.

Francesca PARABOSCHI

Geneviève HAUZEUR, *André Baillon. Inventer l'Autre. Mises en scène du sujet et stratégies de l'écrit*, Bruxelles, Peter Lang ("Documents pour l'Histoire des Francophonies / Europe"), 2009, 464 pp.

L'auteur, dans son introduction (pp. 17-29), cherche à dépasser le cadre de la réception classique d'un écrivain qui, suite à son histoire éditoriale et à ses problèmes de santé mentale (qui ont, il est vrai, conduit BAILLON au suicide en 1932), a été classé au début comme un écrivain populiste et maudit; on a dû attendre les années 1970 pour que ses œuvres attirent à nouveau l'attention des critiques et des lecteurs. Selon HAUZEUR, le thème central dans la poétique d'André BAILLON consisterait plutôt dans la réflexion sur le sens de l'écriture pour l'écrivain et le rôle – problématique – que certaines affirmations de l'auteur attribuent au lecteur. Comme l'affirme HAUZEUR, "c'est dans l'effet énonciatif de l'œuvre que réside sa véritable invention. [...] Baillon invente un Autre, son lecteur, qui donne à l'œuvre et au sujet qui la produit, une chance d'exister" (p. 23). À partir de ces prémisses le critique choisit une approche à la fois pragmatique et lacanienne étant donné, par exemple, que BAILLON semble associer souvent la figure du lecteur à celle d'un psychiatre à qui le narrateur s'adresse (cf. pp. 23-24). Dans "Les stratégies de l'écrit" (pp. 31-37), le critique offre au lecteur le moins expert les outils théoriques de base, nécessaires à la compréhension du discours qui suit.

HAUZEUR, ensuite, concentre son analyse sur l'apogée de la carrière littéraire de BAILLON, c'est-à-dire la période qui va de 1920 à 1932, que le critique partage en deux cycles distincts non seulement du point de vue temporel, mais aussi thématique. Le premier, allant de 1914 à 1919, comprend des ouvrages tels que *Histoire d'une Marie, Moi quelque part / En sabots, Zonzon Pépette, Par fil spécial* et son *Traité de littérature*; ces textes, écrits entre 1901 et 1913, ont été publiés en volume entre 1919 et 1924. Le deuxième cycle (la matière "clinique", cf. p. 27) inclut *Un homme si simple, Chalet I* et *Le perce-oreille du Luxembourg*; ces trois textes sont directement inspirés du séjour à la Salpêtrière et se caractérisent par un laps de temps nettement plus court entre l'expérience vécue, la rédaction et la publication" (p. 27).

HAUZEUR structure son étude en trois volets. Le premier ("La scène de l'auteur", pp. 39-106) se concentre sur l'analyse du paratexte, au double sens de péri-texte (les préfaces, dédicaces, prières d'insérer, prologues) et d'épi-texte (ses interviews), en explorant précisément la question de l'identité de l'instance énonciative qui, ne coïncidant ni avec celle de l'auteur, ni tout simplement avec celle du narrateur, semble douée d'un statut (et de fonctions) à elle, qui remet en question le genre d'appartenance du texte, flottant entre roman et autobiographie. En même temps, le péri-texte dessine un rôle précis pour le lecteur que l'auteur associe, le plus

souvent, à un signe négatif: l'auteur emploie le paratexte pour nier certaines interprétations erronées du lecteur et en guider la réception. L'ensemble de ces attitudes dessine une sorte de "logique préventive" (p. 103) par rapport à la réception de ses textes, qui inclut aussi un droit de réponse que l'auteur attribue à son personnage, lequel peut bien se révolter contre son créateur.

Dans le deuxième volet ("La scène du sujet", pp. 107-176), l'auteur interroge (à rebours) son corpus afin d'"y distinguer les modalités du rapport qu'entretient le sujet avec le langage ainsi que les diverses incarnations aliénantes de l'Autre" (p. 28); de cette interrogation, HAUZEUR déduit la présence, chez BAILLON, d'une véritable "théorie du langage" (p. 28) où la place – même au sens strict de place physique dans le texte – du sujet énonciateur oscille dans une "tension constante entre l'encombrement et l'inconsistance – entre la cristallisation et l'évanouissement" (p. 109)

Le troisième volet ("Dissolution et élaboration", pp. 177-420) reprend le *corpus*, cette fois dans l'ordre de publication, afin d'étudier les stratégies à travers lesquelles l'auteur cherche à "mettre le lecteur hors d'état de nuire tout en garantissant sa bonne collaboration" (p. 28). L'auteur place son discours sous le signe de la science, comme une sorte de contribution à la progression du savoir. L'enseignement subjectif que le texte de BAILLON introduit dans le champ social implique d'un côté une "demande pressante de reconnaissance adressée à l'Autre" (p. 421), et de l'autre côté fournit un document important dans le cadre d'une tentative de dépasser la définition de la notion de sujet employée jusque là par la psychiatrie.

Gian Luigi DI BERNARDINI